

entre civilisé (*Stand der Wildheit*) et non civilisé (*Stand der Natur*). La barbarie chez Heinrich von Kleist – dans *La Bataille d'Arminius* et dans le *Prince de Hombourg* – apparaît de la même manière : c'est-à-dire par la dénaturation de l'humain. La représentation du barbare et ses fonctions dans le drame de Kleist, *La Bataille d'Hermann*, (œuvre dramatique et narrative sur la résistance patriotique à un envahisseur étranger) font l'objet de la contribution de Camille Jenn (pp. 216-222). Ce dernier y étudie aussi les images du barbare dans le drame *Die Hermannsschlacht* de Christian D. Grabbe.

Une contribution paraît intéressante, celle de Eberhard Demm (pp. 249-265), dans laquelle l'auteur analyse l'image de la barbarie allemande et alliée pendant la Première Guerre mondiale. Celle-ci s'appuie sur des dessins et caricatures où se trouvent les représentations figurées des protagonistes. Suit une présentation croisée qui constitue un bel exemple d'altérité et reflète les relations franco-allemandes à travers deux historiens dits « patriotes » : d'une part, Jacques Bainville, d'autre part, Johannes Haller, qui défendent les intérêts nationaux de leurs pays respectifs (p. 285). L'altérité est ensuite analysée par les prises de position intellectuelles et politiques de quelques publicistes et écrivains scandinaves pour savoir si la défense de la culture allemande peut se combiner avec le rejet de la germanophilie dans la Suède des années 1930-1940 (Annie Bourguignon, pp. 287-301).

L'ouvrage s'achève avec quatre réflexions de grand intérêt : celle de Marie-France Rouart concernant l'analyse des visions portées dans les récits de Franz Werfel et Lawrence Durrell, celle de Nadine Willman, s'agissant de l'analyse la barbarie dans *Les Barbares* de Günther Weisenborn (*Barbaren. Roman einer studentischen Tafelrunde*), celle de Stanislaw Fiszer présentant les points de vue de deux écrivains polonais du XX^e siècle (Witold Gombrowicz et Zbigniew Herbert) en la matière et celle de Françoise Lartillot (pp. 351-370) discutant à travers le roman d'une romancière et poétesse autrichienne, Evelyn Schlag (*Beim Hüter des Schattens*), le fait de savoir si la post-modernité peut apporter une valeur ajoutée à la figure du barbare.

Le principal mérite de cet ouvrage réside dans l'analyse interdisciplinaire et savante d'une notion surchargée de sens et de passion. Pour conclure,

la notion est sans doute toujours utile aujourd'hui en Europe, compte tenu de sa relative stabilité depuis le Moyen Âge. Par exemple, lors de la guerre des Balkans, la présentation des Serbes ne fut pas exempte de figures de style assimilant ce peuple et ce régime à des barbares. De même, dans les discussions passionnées sur l'entrée de la Turquie dans l'Union, on retrouve des propos qui réveillent ce type de figure, sachant que les Turcs sont une grande figure de l'altérité dans l'histoire de l'Europe. La place de la Turquie et des images phobiques qu'elle représente restent pourtant modestes dans l'ensemble de l'ouvrage. On peut regretter que ce livre ne l'évoque que dans la contribution d'Eberhard Demm et Vasile Maruta, qui rappellent que le stéréotype « turc = barbare » est historiquement connu et qu'il continue, en partie, à alimenter la vision des Turcs au XXI^e siècle. Au total, cet ouvrage s'avère une passionnante étude définitionnelle, étymologique, historique, sémantique et linguistique du concept de barbare qui a toujours constitué une véritable altérité dans la culture européenne. Il fait écho à un autre ouvrage collectif important sur cette thématique, paru en 2000, sous la direction de Jean-Noël Jeanneney : *Stéréotypes européens et identité européenne* (Paris, O. Jacob).

Ayse Pirim

CREM, université Paul Verlaine-Metz
ayse.pirim@univ-metz.fr

Technologies de l'information et de la communication

Philippe BOUQUILLON, Yolande COMBÈS, dirs, *Les industries de la culture et de la communication en mutation*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2007, 265 p.

Codirigé par Philippe Bouquillon et Yolande Combès, l'ouvrage intitulé *Les industries de la culture et de la communication en mutation* est le fruit d'une série d'échanges qui se sont tenus au sein d'un séminaire franco-canadien à la Maison des sciences de l'homme Paris Nord, de 2004 à 2007. Réunissant quinze contributions, l'ouvrage a pour objectif de croiser différents regards portés sur les mutations que connaissent les industries de la culture, de l'information et de la communication (iacc) ces dernières années, tant sur le plan de leurs filières et de leurs contenus

que sur celui de leurs implications sociales. Face à la libéralisation de l'économie mondiale depuis la fin des années 70, les industries de la culture et de la communication (icic) sont de plus en plus l'objet d'opérations financières liées à des mouvements de concentration à une échelle internationale. Elles n'en demeurent pas moins spécifiques pour un auteur des théories des industries culturelles comme Bernard Miège. Généralement dotées d'une valeur symbolique, elles répondent à des « logiques de fonctionnement » et à des modèles socio-économiques différenciés. Elles sont aussi soumises à des règles qui varient selon le type de secteur culturel mis en jeu. Plusieurs auteurs de l'ouvrage expliquent ainsi que les icic sont hétérogènes, nuanciant l'idée selon laquelle les industries culturelles engendreraient obligatoirement la standardisation. Un des objectifs de ce livre est donc de dépasser – ou du moins de discuter – certaines idées reçues. Ne cherchant pas à apporter des réponses définitives, il vise surtout à débattre des grandes questions que posent les mutations des icic.

Fort détaillée, l'introduction de Philippe Bouquillon et de Yolande Combès est un préliminaire très instructif sur les enjeux que soulèvent ces évolutions à plusieurs niveaux : institutionnel, capitalistique, technique, etc. Les deux auteurs précisent que tous les contributeurs de l'ouvrage ont choisi une approche critique, s'élevant contre les décalages entre certains discours déterministes – notamment issus des milieux politique, médiatique ou de l'opinion commune – et la réalité des changements des icic. Plusieurs contributions visent à remettre en cause certains présupposés tels que des liens de cause à effet entre la concentration et la standardisation, ou encore entre la libéralisation du secteur des icic et la concurrence. L'introduction pose également quelques questions essentielles relatives aux icic comme celles de leur valorisation, du lien qu'elles entretiennent avec les industries plus traditionnelles ou encore du modèle de société sous-jacent à la logique socio-économique de chacune d'entre elles (Pierre Moeglin).

Abordant la question des mutations des filières des industries culturelles, la première partie montre à la fois que l'évolution capitalistique des entreprises relevant des icic n'a pas forcément d'effet sur la production de l'information (Éric George), et que les modes de gestion utilisés

n'influent pas systématiquement sur la qualité des contenus (Christian Robin). Par exemple, s'agissant des livres, Christian Robin précise que non seulement la hausse de la concentration ne conduit pas nécessairement à une baisse qualitative, mais aussi que la standardisation n'épargne pas non plus les petites entreprises. L'analyse « micro » que propose ce contributeur met donc en lumière la complexité des mécanismes mis en œuvre.

Dans la deuxième partie, les différents auteurs étudient les mutations des contenus en s'interrogeant sur leur valorisation à l'aune des « phénomènes de concentration » et des « logiques multi-supports ». Ainsi, pour David Vandiedonck, la musique enregistrée est-elle de plus en plus valorisée de manière « indirecte » comme le montre la vente de matériel tel que l'iPod (p. 97). Quant à l'édition fictionnelle sur le web, il s'agit pour Bertrand Legendre d'un modèle éditorial dont la mise en valeur économique réside dans les services périphériques comme la promotion des livres. Ensuite, Anolga Rodionoff évoque la question de l'art numérique et Yolande Combès celle de l'éducation, toutes deux en lien avec le champ des industries culturelles. Ce rapprochement est l'occasion pour Yolande Combès d'exprimer la tension idéologique entre deux modèles éducatifs. Le premier s'inscrit dans une « approche économique-industrielle » de l'éducation et le second s'appuie plutôt sur un modèle « politico-philosophique », partant du principe que les ressources éducatives sont le bien de tous (p. 246).

Plus théorique, la troisième partie envisage les icic comme un « fait social total » (Moeglin, p. 159) car elles jouent un rôle moteur dans la construction des sociétés. Sans céder à aucun déterminisme, Pierre Moeglin montre que les mutations des industries culturelles sont en fait le reflet de changements sociétaux dans la mesure où chaque modèle socio-économique découlant des icic – modèle éditorial, de flot, du compteur, du club et du courtage –, renvoie à une représentation du consommateur et à une conception de la culture *sui generis*. Du côté des mutations technologiques proprement dites, Françoise Paquien séguy observe qu'elles devraient conduire à « reconsidérer la construction des usages sociaux » (p. 171), encore peu stabilisés du fait de l'évolution croissante des fonctionnalités des technologies

numériques. Ce sont aussi les mutations d'ordre capitaliste qui retiennent l'attention de Philippe Bouquillon. Pour lui, il est clair que la libéralisation du secteur n'exacerbe pas la concurrence au sein des ICIC – seulement oligopolistique –, mais qu'elle favorise au contraire l'insertion de celles-ci dans le modèle capitaliste dominant, avec l'aval implicite des autorités publiques. Toujours dans une perspective critique, Gaëtan Tremblay rappelle que les ICIC sont particulièrement sujettes à la marchandisation, d'autant plus que s'opère un désengagement du secteur public. Par ailleurs, l'auteur explique qu'en réalité, bien que favorisant la diversité des espaces publics, le développement des ICIC ne s'accompagne pas vraiment d'un pluralisme de l'information.

En guise de synthèse, Bernard Miège expose les différents changements – évoqués tout au long de l'ouvrage – qui affectent les industries culturelles. Il propose une sorte de « programme de travail » et des pistes de réflexion pour mieux les examiner ainsi que les comprendre. Cependant, les questions suscitées par l'auteur restent parfois sans réponse. Par exemple, le chercheur signale des points intéressants comme ceux de l'individualisation des pratiques de consommation ou du rôle significatif des politiques culturelles (p. 238) : des thèmes à peine évoqués dans l'ensemble de l'ouvrage. Le lecteur aurait aimé qu'on s'interroge davantage sur la manière dont les usages des technologies et les pratiques culturelles changent sous l'effet des transformations des industries de la culture. Malgré quelques questions laissées un peu en suspens, *Les industries de la culture et de la communication en mutation* a le mérite d'établir un précieux bilan sur l'évolution des ICIC en alliant études empiriques et questions théoriques. Il reste donc indispensable pour tout chercheur sensible aux problématiques des industries culturelles.

Hélène Bourdeloie

CARISM/IFP, université Paris 2
helene.bourdeloie@gmail.com

Bernard CONVERT, Lise DEMAILLY, *Les groupes professionnels et l'internet*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 2007, 227 p.

L'ouvrage de Bernard Convert et Lise Demailly traite des usages professionnels de l'internet. Deux grands types sont spécifiés : l'usage-

production et l'usage-consultation : « On parlera d'usage-production quand l'usage même d'internet est producteur de nouveaux objets d'internet » (p. 6), par exemple, quand un cabinet d'expert-comptable élabore un site pour présenter ses activités. En revanche, « on parlera d'usage-consultation quand l'internet est utilisé comme source d'information ou comme une ressource sans que cet usage ait de réel effet en retour sur l'internet » (*ibid.*). Ainsi en est-il quand un conseiller financier consulte la bourse en ligne. L'objet de l'ouvrage est donc les usages-productions de l'internet en lien avec différents groupes professionnels.

Cette focalisation aide à analyser la place des groupes professionnels – en tant qu'ensembles d'individus occupant des places semblables dans la division sociale et la technique du travail – dans l'espace public. Selon Bernard Convert et Lise Demailly, étudier les sites, les forums ou les listes de diffusions est une façon de repérer les modes et le degré de structuration de ces groupes : force d'identité collective, interventions dans le champ social, degré d'organisation de ces interventions, autorégulation. Quatre grands types d'usages professionnels sont distingués : l'internet comme lieu de circulation du savoir et de l'information professionnelle, une bibliothèque donc ; l'internet en tant que lieu de débats internes et externes, les forums et les listes de diffusion permettant le dialogue de tous avec tous ; l'internet comme marché, induisant un nouveau mode d'intermédiation ; et l'internet comme lieu de l'exercice professionnel, celui des services professionnels en ligne.

Pour couvrir l'ensemble de ces domaines, *Les groupes professionnels et l'internet* comporte deux grandes parties. L'objet de la première a trait à l'ampleur et à la diversité des interventions d'une profession donnée sur la toile. Les auteurs y soulèvent des questions épistémologiques et méthodologiques. La seconde est dédiée à l'examen approfondi d'un secteur, celui de la santé – tant mentale que somatique – un secteur très présent en ce lieu. L'ensemble est fondé sur une constat : l'internet pose des problèmes sociologiques nouveaux, car on a affaire à « un espace social et économique bien réel où s'échangent marchandises et informations, où se créent et s'entretiennent des liens sociaux qui n'ont souvent rien de « virtuels » » (p. 13). Bernard Convert et Lise Demailly soulignent donc que